CHAPITRE LIX.

Rencontre remarquable que Don Quichotte fit dans une hôtellerie.

Brutalement roulés dans la poussière par les taureaux, Don Quichotte et Sancho en étaient enfarinés de la tête aux pieds ; ils n'avaient même pu éviter d'en humer quelques gorgées par les yeux, le nez, la bouche et les oreilles ; et, dans cet état incommode, la trouvaille d'un peu d'eau fraîche eût été pour eux d'une très-grande douceur. Pour en trouver donc ils quittèrent le chemin, et ils remontèrent un joli vallon qui les conduisit à un petit bois où, très-heureusement, ils trouvèrent une fontaine abondante, la plus belle eau du monde, et un ombrage frais. Ils y mirent pied à terre, ils s'y désaltérèrent et s'y rincèrent à fond. Cela fait, pressé par d'assez violents symptômes de faim, et invité par la beauté du lieu, Sancho proposa d'y reposer une couple d'heures et d'y manger un ou deux morceaux, pendant que Rossinante et le grison, qui, disait-il, devaient avoir grand besoin de se refaire après l'aventure des taureaux, broute-

raient quelques bouchées de l'herbe appétissante et fraîche des alentours de la fontaine. Sans attendre la réponse de son maître, qui déjà pourtant s'était assis sur le gazon, il débrida les deux bêtes et les envoya paître en pleine liberté. Il vint ensuite s'asseoir à côté de Don Quichotte, et il y étala toutes les provisions dont il avait bourré le bissac. Notre héros était trop triste, trop accablé pour songer à manger, il ne regarda pas même les mets qu'on lui présentait; et l'écuyer, trop civil pour y toucher le premier, attendait respectueusement que son maître commençât : mais Don Quichotte, immobile et l'œil fixe, n'avait pas seulement l'air d'y faire attention. A la fin, Sancho voyant qu'il n'y avait pas moyen de lui faire ouvrir la bouche, ni pour manger, ni pour en obtenir la permission de manger, perdit patience, et, sans égard aux procédés prescrits par la civilité, au risque de faire une grosse impertinence, il tomba sur le pain et sur le fromage.

Au bruit des mâchoires de son écuyer, Don Quichotte dirigea ses regards sur lui et se mit à le considérer. — Tu manges, Sancho, lui dit-il; c'est bien fait, mon ami. Mange, mon enfant, maintiens ton existence ; elle t'est chère, et je t'en congratule sincèrement. Hélas! je n'en puis dire autant de la mienne, car j'en suis excédé.... Mais il faut en finir; il faut qu'elle s'anéantisse enfin dans le

gouffre de mes chagrins, cette trop cruelle existence que je ne puis, que je ne dois plus supporter.... Mange, Sancho : tu naquis pour manger à toute heure, toi ; moi, pour mourir tout vif à tous les instants de ma vie.... Considère quelle fatalité me poursuit. Me voilà le héros imprimé d'une histoire déjà célèbre d'un bout du monde à l'autre ; fameux à jamais dans les fastes de la chevalerie errante ; estimé, respecté par de grands potentats qui ne m'ont pas à leur cour autant qu'ils le voudraient ; recherché, chéri, désiré, caressé par toutes les belles que j'ai rencontrées.... Hé bien ! au moment où enfin j'ai la main sur ces trophées, ces palmes, cette gloire acquise par tant d'éclatantes prouesses, je me vois ignominieusement foulé aux pieds, roulé, tortillé dans la poussière d'un vil grand chemin, par une méprisable bande d'animaux immondes !... Ah, mon ami ! cette atterrante réflexion me casse bras et jambes ; elle engourdit jusqu'à mes dents, et c'est au point qu'il me devient impossible de manger.... C'en est fait, je veux mourir, mourir à fond, et d'inanition ; d'une mort si complète, si tuante, que jamais je ne puisse en revenir.

— Ainsi donc, Monseigneur, répondit Sancho la bouche pleine et sans cesser de la ravitailler, vous n'êtes pas de l'avis de cet autre, qui dit qu'avec du pain on supporte le chagrin ? Moi, oui, je pense comme lui ; et je ne crois pas que jamais l'envie

me vienne de m'envoyer moi-même en l'autre monde. Je ferai comme le savetier, qui tire le cuir avec les dents pour l'allonger tant que possible ; et comme lui, avec les dents, j'allongerai ma vie jusqu'où le bon Dieu voudra bien la laisser aller. Mon cher maître, c'est Sancho qui vous le dit : la plus sotte folie qu'on puisse faire en ce monde, est de se désespérer au point d'en crever. Suivez plutôt mon conseil ; avalez-moi quelques morceaux, après vous vous étendrez sur ce vert et frais matelas qui vous y invite si gracieusement, vous y dormirez une paire de petites heures. Je vous promets, moi, qu'à votre réveil vos idées ne seront plus si noires, et que vous vous trouverez tout ravigoté.

Don Quichotte sentit que Sancho, tout simple et tout bête qu'il était, ne philosophait pas si mal en ce moment, et il se rendit. Il essaya de manger, et ses dents se dégourdirent mieux qu'il ne s'y attendait. — Sancho, lui dit-il après avoir avalé quelques morceaux en silence, mon cher Sancho, si tu voulais ajouter à tes sages conseils un service qui me soulagerait et me consolerait plus efficacement encore, je t'en saurais un gré infini. Je voudrais, mon enfant, que pendant que je vais dormir un peu tu te retirasses à quelques pas d'ici. Là, seul, à ton aise, tu te déculoterais, et avec la sangle de Rossinante, dont tu te ferais un martinet

flexible et maniable, tu te cinglerais sur le derrière à nu, ainsi qu'il est spécifié, trois ou quatre cents coups, à compte des trois mille et tant qui te reviennent encore pour achever le désenchantement de madame Dulcinée. N'est-ce pas une pitié que cette pauvre et trop chère dame soit encore enchantée de ta propre faute, uniquement par indolence, par insouciance de ta part!

— Il y aurait diablement à dire là-dessus, répondit Sancho; mais ce sera pour une autre fois. Quant à présent, mon cher maître, dormons ensemble et tranquillement, je vous en prie; après il en sera ce que le bon Dieu voudra. Pensez donc que se fouetter ainsi à propos de botte, et sans y avoir pensé un peu d'avance pour se préparer, n'est pas une petite affaire, sur-tout quand on n'a pas le corps suffisamment repu et reposé. Que madame Dulcinée prenne encore un peu de patience; au moment où elle s'y attendra le moins, je m'en donnerai tant, tant, que sûrement elle en sera contente. Laissez faire, allez, tant qu'on n'est pas mort on est toujours en vie. Cela veut dire que j'ai le temps de faire la besogne, et que je la ferai: vous devez en être assuré de reste, puisqu'il s'agit de vous rendre service.

Don Quichotte remercia Sancho du ton le plus caressant, et mangea encore un peu, Sancho encore beaucoup, et enfin ils s'endormirent, laissant

paître en pleine liberté, et en plein pays de cocagne, Rossinante et le grison, amis fidèles et inséparables en leur bonne comme en leur mauvaise fortune. Le soleil commençait à baisser rapidement lorsqu'ils se réveillèrent. Surpris d'avoir dormi si long-temps et d'un si doux somme, ils se hâtèrent de remonter sur leurs bêtes; et, comme il leur restait peu de jour, il leur fallut aller grand train pour arriver avant la nuit à une maison qu'ils avaient aperçue de loin en entrant dans le bois, et où ils s'étaient proposé d'aller gîter ce soir. Ils y arrivèrent enfin. C'était une hôtellerie; et, à la grande satisfaction de Sancho, Don Quichotte, cette fois, la reconnut pour telle, et non pour un château. En arrivant ils demandèrent d'abord à l'hôtelier s'il pouvait les loger en payant; il répondit affirmativement, et qu'il se flattait que chez lui ils seraient hébergés et traités aussi commodément, aussi-bien, à tous égards, que dans la plus fameuse hôtellerie de Saragosse.

Sur ce, nos aventuriers mirent pied à terre. Sancho déchargea le bagage et le porta dans une chambre dont l'hôtelier lui livra la clef. Il conduisit ensuite le cheval et l'âne à l'écurie; et, après avoir pourvu à tous leurs besoins, il revint trouver son maître, qu'il avait laissé dans la cour, assis sur un banc de pierre et absorbé dans ses réflexions. Sancho y appela l'hôtelier pour lui commander le

souper, et lui demanda ce qu'il avait à leur donner. — Tout ce qu'il vous plaira, lui répondit l'hôtelier. Ma maison, dieu merci, est toujours pourvue à souhait. Grand et menu gibier, oiseaux terrestres et aquatiques, poisson de mer, poisson d'eau douce; grâce au ciel, pour l'ordinaire, rien de tout cela ne manque ici.

— Il ne nous faut pas tant de butin pour un souper, reprit Sancho. Avec une bonne paire de poulets, que vous nous ferez griller, nous en aurons assez. Mon maître n'est pas difficile, il mange peu; et moi je ne suis pas de ces avaleurs, de ces gens qui font un dieu de leur ventre.

— Pour des poulets, répondit l'hôtelier, je ne pourrai pas vous en servir ce soir; ces coquins de milans me les ont tous grugés il n'y a que deux jours.

— En ce cas, notre cher maître, reprit Sancho, faites-nous griller une poule, pourvu qu'elle soit grosse, grasse et tendre.

— C'est comme un guignon, répondit l'hôtelier en se grattant l'oreille; hier encore j'en avais une cinquantaine, et je les ai envoyé toutes vendre à la ville.

— Donnez-nous donc autre chose, reprit Sancho; un morceau de veau, un quartier de cabri, ce que vous avez enfin.

— Il n'y en a plus pour aujourd'hui, répondit

l'hôtelier; mais la semaine qui vient j'en aurai dix fois plus que vous n'en pourrez manger.

—Nous voici joliment lotis! dit Sancho. Je vois qu'avec toute votre abondance nous serons obligés d'en passer par la triste omelette au lard.

—Monsieur veut rire, repartit l'hôtelier. Je lui dis que je n'ai point de poules, et il me demande des œufs? Vous entendez bien, Messieurs, que je ne puis en avoir. Mais, à cela près, voyez, choisissez ce qui vous fera plaisir.

—Hé maugrebleu! s'écria Sancho, dites-nous donc vous-même ce que vous avez, au moins je ne m'échinerai plus à choisir ce que vous n'avez pas.

—Ne nous fâchons pas, répondit l'hôtelier. Ce que j'ai bien véritablement, et en personnes très-réelles, c'est une couple de pattes de vache que l'on prendrait pour des pieds de veau tant elles sont délicates; ou, si vous voulez, des pieds de veau que l'on prendrait pour des pattes de vache tant ils sont forts et étoffés. Cela vous est fricassé! cuit à point, avec des *garbansos*, du lard et des ognons; tout chaud, tout bouillant, tout prêt à servir; c'est à ressusciter un mort!

—Je les retiens, reprit Sancho, et que personne n'y touche. Je les paierai ce que vous voudrez. C'est un fricot comme je les aime. Pieds ou pattes, pattes ou pieds, de vache ou de veau, je m'en

empare; mais au moins qu'ils ne soient pas de taureau, je vous en prie, car ceux-là je ne les aime pas.

— Je vous les garde, répondit l'hôtelier; c'est une affaire arrangée, et personne n'y touchera, d'autant que ce soir je n'ai presque pas de passants. Le peu que j'en ai d'ailleurs sont des gens comme il faut, de ces gens qui mènent avec eux cuisinier, cuisine et boutique complètes, et qui ne me demandent ici que le couvert entre quatre murailles.

— Mon maître, reprit Sancho, est tout autant comme il faut qu'eux, j'en suis bien sûr; mais dans son diable de métier on marche sans bagage ni suite, tellement que nous sommes souvent obligés de nous arranger sur l'herbe au milieu des prés ou des bois, et tout simplement avec des glands ou des racines.

L'hôtelier surpris, demanda ce que c'était donc que ce métier-là. Sancho alors sentit qu'il avait trop causé; il se mordit la langue, et, pour éviter de répondre, il dit qu'il s'en allait temps de souper. Don Quichotte se trouvant du même avis, ils se retirèrent dans leur chambre, où de suite on leur servit la galimafrée tant désirée par Sancho. Ils allaient se mettre après lorsque, dans une chambre voisine dont ils n'étaient séparés que par une mince cloison, ils entendirent parler et dire : Al-

lons, Seigneur Don Jéronimo, en attendant le souper, lisons encore un chapitre de la seconde partie de notre Histoire de Don Quichotte de la Manche.

A ce propos, Don Quichotte, ému, étonné, se lève et s'approche de la cloison pour écouter de plus près. Il entend une autre voix, probablement celle de Don Jéronimo. — Ma foi, Seigneur Don Juan, répondait-elle, je ne m'en soucie pas trop. L'ouvrage n'en vaut guère la peine. Quand on a lu et relu la première partie écrite par Cid Hamet Bénengély, cette prétendue seconde partie-ci paraît si maussade et si mauvaise qu'elle en devient vraiment insupportable.[8]

— Oh! je vous en prie, lisons, reprit Don Juan. Il n'y a si mauvais livre qui ne contienne quelque chose de bon. Celui-ci me déplaît tout autant qu'à vous, ne fût-ce que pour avoir si mal soutenu le caractère de Don Quichotte, qu'il représente comme inconstant, comme ayant à-peu-près oublié sa Dulcinée du Toboso. Mais, n'importe, lisons, quand ce ne serait que pour tuer le temps.

Ici Don Quichotte ne put plus se contenir; il entra dans une colère épouvantable, et, de toute la force de ses poumons, il s'écria : — Cela n'est pas vrai; quiconque a dit ou dira que Don Quichotte de la Manche a cessé ou peut cesser d'aimer madame Dulcinée du Toboso, en a ou en aura menti et rementi; et je le lui prouverai les armes à la

main ; telles armes qu'il voudra, bien et dûment examinées et reconnues franches et loyales. Je soutiens, je soutiendrai, envers et contre tous, que Dulcinée du Toboso n'est pas plus faite pour être oubliée que Don Quichotte n'est capable de cesser de l'aimer uniquement. Le caractère inébranlable, inaltérable de Don Quichotte est la plus ferme constance ; son bonheur et sa gloire en dépendent également. Pour qui d'ailleurs, pourquoi changerait-il? qui pourrait l'y forcer ou l'y déterminer?

— Qui donc nous répond là-bas? s'écria l'une des voix de la chambre voisine.

— Belle demande, ma foi, répondit Sancho. Hé ! qui diable voudriez-vous que ce fût, si ce n'était pas monseigneur Don Quichotte de la Manche lui-même? Oui, oui, lui-même en personne, et tout prêt à faire bon de tout ce qu'il a dit. Le bon payeur sait toujours où prendre. Soyez tranquilles, allez, il n'est pas homme à s'en dédire.

Sancho n'avait pas encore fini de répondre, quand deux cavaliers de très-bonne mine parurent et entrèrent dans la chambre de Don Quichotte. L'un d'eux, après avoir jeté le premier coup-d'œil sur notre héros, s'élança vers lui les bras ouverts.

— Votre nom, Seigneur, lui dit-il, est trop connu, votre personne l'est trop aussi, même de ceux qui ne vous ont jamais vu, pour qu'en vous voyant on puisse douter que vous soyez le véritable Don Qui-

chotte de la Manche. En vain l'auteur de ce livre que je vous présente a voulu donner votre nom à un autre que vous ; en vain il a essayé de lui supposer des prouesses qui valussent vos prouesses réelles : en dépit de lui vous resterez l'unique Don Quichotte de la Manche; vous serez toujours le chevalier errant par excellence, l'honneur et la gloire de la chevalerie errante.

Don Quichotte, surpris au point de ne savoir que répondre, prit le livre qu'on lui présentait, et le feuilleta pendant que les cavaliers en silence le considéraient de la tête aux pieds. Il en lut quelques passages par-ci par-là; mais bientôt, avec une sorte d'indignation, il le referma. — Je vous le rends, Seigneur, dit-il à Don Juan. J'en ai vu assez pour le juger ce qu'il est. Ce léger coup-d'œil m'a suffi pour y remarquer trois choses infiniment répréhensibles qui me donnent la plus mauvaise opinion de l'auteur : de lâches et plates injures dans sa préface ; par-tout un style détestable, un baragouin aragonnais qui prouve qu'il ne sait pas même la langue espagnole, et une erreur capitale sur laquelle je suis tombé par hasard. Il dit que la femme de mon écuyer Sancho Pansa se nomme Marie Guttiérès, tandis qu'il est de fait qu'elle se nomme Thérèse. Or assurément, s'il se trompe, ou s'il a l'impudence de tromper la postérité sur un point de cette importance, il

ne mérite ni confiance ni croyance sur tout le reste.

— Plaisant faiseur d'histoire, vraiment! reprit Sancho. Comment! il ne sait seulement pas le nom des gens dont il parle! Il appelle ma Thérèse Marie Guttiérès! Oh, Monseigneur! voyez-y donc, je vous en prie, ce bélître aura peut-être encore estropié mon nom.

— Vous, mon ami, dit Don Jéronimo, rien qu'à vous entendre et à vous voir, je parierais que vous êtes Sancho Pansa, l'écuyer du seigneur Don Quichotte.

— Oui, je le suis, répondit Sancho, et je m'en vante encore.

— Hé bien, mon cher, reprit Don Jéronimo, vous êtes dans cette histoire-ci sous votre vrai nom; mais l'auteur est loin d'y parler de vous comme vous paraissez le mériter, et comme il l'aurait dû pour soutenir l'aimable caractère qu'on vous trouve dans la première partie de l'histoire. Suivant lui, au contraire, vous ne seriez qu'un gros bêta, un gourmand, une espèce de brute dont il n'y a pas moyen de rire.

— L'animal! s'écria Sancho, de quoi diable se mêle-t-il, puisqu'il n'y entend rien! Que Dieu le bénisse! mais il aurait bien mieux fait de me laisser dans mon coin, et de ne pas se souvenir de moi.

Les deux cavaliers invitèrent Don Quichotte à passer dans leur chambre pour y souper avec eux, en lui représentant qu'en si mauvaise auberge il n'y avait sûrement pas de quoi traiter convenablement un homme de son rang et de son mérite. Don Quichotte, trop civil pour résister à des instances aussi polies, se rendit à cette invitation, et laissa Sancho maître unique et souverain seigneur des pieds de vache. Sancho cependant ne voulut pas s'en régaler seul, il fit venir l'hôtelier, grand amateur aussi; et tous deux ensemble, en bonne amitié, à cela près que Sancho s'empara du haut bout de la table, ils rongèrent tout ce qui se trouva rongeable, et laissèrent à peine quelques os.

Pendant le souper, Don Juan et son camarade firent causer Don Quichotte tant qu'ils purent; ils le tinrent sur-tout sur le chapitre de Dulcinée; ils lui demandèrent s'il l'avait enfin épousée, s'il en avait des enfants, et s'il en attendait encore un sous peu; ou si encore vierge l'illustre Dulcinée se proposait toujours de couronner par un heureux hymen la constance de son digne chevalier. — Dulcinée, répondit Don Quichotte, n'a point encore passé sous le joug de l'hymen. Mon amour et ma constance sont toujours les mêmes et ne diminueront jamais, quoique ses beautés n'existent plus que dans mon souvenir depuis qu'elle est métamorphosée en laide paysanne.

Et ici Don Quichotte leur raconta, dans le plus grand détail, toutes les circonstances de l'enchantement de Dulcinée, l'entrevue qu'il avait eue avec elle dans la caverne de Montésinos, et enfin le moyen que le grand archi-enchanteur Merlin avait indiqué pour parvenir à la désenchanter par l'intervention du derrière de Sancho. Il serait difficile d'exprimer avec quelle délectation ils entendirent son histoire racontée ainsi par lui-même, et à quel point ils s'étonnèrent de l'élégance, de l'esprit, des grâces et de l'excessive extravagance qu'ils trouvèrent dans son récit.

Sancho, après avoir soupé longuement et copieusement, laissa l'hôtelier les coudes sur la table, et s'en vint rejoindre son maître dans la chambre des deux cavaliers. — Par la mordondienne, Messieurs, dit-il en entrant, j'ai une fière dent contre ce cuistre d'auteur! S'il a osé écrire que j'étais un gourmand, sans doute il n'aura pas manqué de mettre aussi que j'étais un ivrogne, un soulard, un je ne sais quoi?

— Non certainement il n'y a pas manqué, répondit Don Jéronimo. Mais il n'en résulte qu'une preuve de plus de son infidélité; car il ne faut que voir le bon Sancho pour juger qu'il n'est pas homme à s'enivrer.

— Messieurs, reprit Sancho, d'après ce que vous m'en dites, il est clair comme le jour que le Don

Quichotte et le Sancho Pansa de ce mauvais faiseur d'histoire ne sont pas du tout les mêmes que le Don Quichotte et le Sancho Pansa de Cid Hamet Bénengély, qui sont bien véritablement mon maître que voilà, et moi que voici : mon maître, vaillant, noble, généreux, plein d'esprit et de savoir, et amoureux sans incontinence : moi, bon homme, bon diable, simple et bouché, disant tout ce qui me vient dans la tête ; mais, dieu merci, donnant toujours à rire, et trouvant toujours à dire ; mangeant et buvant de bon cœur, mais jamais plus que je n'en puis porter.

— J'en reste convaincu, répondit Don Juan ; et je trouve très-fâcheux que défense n'ait pas été faite à tout autre que Cid Hamet Bénengély de continuer son histoire de Don Quichotte ; comme autrefois il fut défendu à tout autre qu'Apelles de peindre le grand Alexandre.

— La comparaison, Seigneur, est trop obligeante de votre part, reprit Don Quichotte. Au reste, me peindra qui voudra ; mais au moins qu'on me peigne tel que je suis.... Ma patience à la fin se lasserait, et je ne sais trop ce qu'il en pourrait résulter.

— Il n'en résulterait rien du tout, reprit Don Juan ; non pas que le Seigneur Don Quichotte soit homme à se laisser marcher sur le pied, mais parce qu'il est trop grand, trop fort, trop

élevé, pour qu'un méchant écrivain, un vil calomniateur, soit un être digne de sa colère.

On tenta plusieurs fois dans la soirée d'engager Don Quichotte à reprendre le livre pour voir, lui disait-on, non pas ce qu'il chantait, mais comme il baragouinait, comme il croassait. Jamais il ne voulut y toucher : tantôt il répondait qu'il le tenait pour lu en entier, et pour insoutenable d'un bout à l'autre ; tantôt qu'il s'en voudrait si jamais un si mauvais historien pouvait se flatter que son ouvrage eût obtenu l'attention du véritable Don Quichotte ; tantôt enfin il objectait que si l'on se doit de ne jamais fixer sa pensée sur des objets obscènes et dégoûtants, à plus forte raison ne doit-on jamais y fixer ses regards. On finit par demander à Don Quichotte quel était en ce moment son projet de marche. Il répondit que de ce pas il allait à Saragosse disputer le prix du grand tournoi de cette année ; et à ce sujet Don Juan lui apprit que l'historien aragonnais racontait dans son livre que son prétendu Don Quichotte s'était trouvé à Saragosse à une course de bagues, où il lui faisait, fort bêtement et en fort mauvais style, jouer un rôle ignoble et misérable. — En ce cas, s'écria Don Quichotte avec indignation, moi je n'y mettrai pas le pied. Je veux faire mentir votre impudent historien ; je veux que son imposture soit constatée à la face de l'univers entier, pen-

dant tous les siècles à venir; et, pour que ce démenti soit ineffaçable, je veux qu'il reste à jamais faux que le véritable Don Quichotte ait paru à Saragosse.

— Que n'allez-vous à Barcelone? dit Don Juan; vous y trouverez aussi des tournois, des courses, et des occasions éclatantes de faire admirer votre valeur et votre adresse.

— C'est mon intention, répondit Don Quichotte.... Mais, ajouta-t-il, je m'aperçois à peine en votre compagnie que le temps passe; voilà cependant la majeure partie de notre nuit employée à causer. Il est temps de vous laisser reposer; et avec votre permission je vais me coucher, vous priant, Messieurs, de me compter désormais au nombre de vos amis les plus dévoués.

— Et moi de même, reprit Sancho, si jamais je puis vous être bon à quelque chose.

— Don Quichotte et Sancho sortirent, et laissèrent Don Juan et Don Jéronimo pleinement convaincus que l'historien aragonnais n'était qu'un plat imposteur. Le lendemain Don Quichotte se leva de très-grand matin et renouvela ses adieux aux deux cavaliers à travers la cloison. Sancho fit ses comptes avec l'hôtelier, qu'il paya généreusement sans marchander, mais en lui conseillant en ami de ne pas tant vanter une autre fois l'assortiment de sa boutique, ou du moins de la tenir mieux fournie.

CHAPITRE LX.

De ce qui arriva à Don Quichotte en allant à Barcelone.

Don Quichotte sortit de l'hôtellerie à la fraîcheur du très-grand matin, et par le plus beau temps du monde, après s'être bien informé de la route qu'il fallait suivre pour aller à Barcelone sans passer à Saragosse, sans même en approcher. Six jours s'écoulèrent sans qu'il leur arrivât rien d'assez remarquable pour être raconté ici. Le soir du septième jour de marche, presque toujours par monts et par vaux, la nuit les surprit au milieu d'une futaie de grands chênes; et Cid Hamet Bénengély, ordinairement si exact, oublie cette fois de nous dire de quelle espèce étaient ces chênes. Quoi qu'il en soit, comme nos aventuriers ne savaient où aller gîter, ils mirent pied à terre, et ils s'arrangèrent chacun au pied d'un arbre pour y passer la nuit. Sancho, qui avait ce jour-là goûté fort abondamment, s'endormit presque aussitôt que sa tête eut touché terre. Mais Don Quichotte, dont l'estomac était aussi vide que son imagination était remplie, chercha vainement à fermer la paupière.

Mille pensées différentes venaient l'assaillir à-la-fois et le transporter l'une dans un lieu, l'autre dans un autre. Il se retrouvait t[illegible]

cette horrible nouvelle. Le désespoir, la vengeance me suggèrent une idée qui flatte ma fureur. Mon père était absent ; je prends ses habits, son meilleur cheval, toutes ses armes, et je vole me poster en embuscade sur le chemin où le parjure doit passer pour aller consommer son crime. Il paraît suivi de plusieurs domestiques. Je me précipite à sa rencontre, et, sans entrer en explication, sans proférer une seule parole, un seul reproche, je lui décharge coup sur coup, et presque à bout touchant, mon escopette et mes deux pistolets avec tant d'impétuosité que ses valets n'ont pas même le temps de se mettre en défense. Je le vois tomber sous mes coups, et je m'éloigne à toute bride. Le parjure doit avoir reçu plusieurs balles, et tout son sang, versé par plus d'une blessure, doit avoir lavé mon honneur. Je suis vengée, et je me sens contente.... Mais, généreux Roch, je veux fuir des lieux désormais affreux pour moi.... Je viens implorer ton secours pour me faire passer en sûreté chez mes parents de France, et te conjurer surtout de protéger mon malheureux père contre la vengeance de la famille Torrellas, dont cet événement va sûrement irriter encore la haine et les fureurs.

Roch, ému, étonné de ce récit, frappé de l'audace et de la figure ravissante de Claudia, l'accueillit avec le plus vif intérêt. — Belle Claudia,

lui dit-il, tu viens de faire un coup que je ne puis blâmer sans l'admirer, ni admirer sans le blâmer. Il faut d'abord t'assurer de l'état de ton ennemi; il peut n'être que blessé; nous verrons ensuite quel parti prendre.

— Je me charge de tout, reprit Don Quichotte; c'est à moi qu'il appartient de protéger cette belle offensée. Faites-moi donner mon cheval et mes armes, et attendez mon retour. Je vous ramenerai bientôt le parjure mort ou vif, et, de gré ou de force, je lui ferai remplir sa promesse.

— Et vous pouvez y compter, interrompit Sancho; mon maître le fera comme il le dit. Personne n'a comme lui la main bonne pour ces sortes de mariages. Il n'y a guère plus d'une semaine qu'il en a bâclé un tout pareil : c'était encore une demoiselle écorniflée par une promesse de mariage qu'on ne voulait plus tenir. Mais monseigneur s'y est pris si bien, que, sans les enchanteurs qui ont bien vite changé la figure du monsieur en grosse figure de laquais, c'en était fait, la demoiselle allait être épousée contre vent et marée.

Tout entier à l'aventure de Claudia, Roch ne fit pas la moindre attention aux propos de Don Quichotte et de Sancho. Il se hâta de donner ses ordres à sa troupe, entre autres de restituer à Sancho tout ce qu'on avait capturé sur son âne, mais de le retenir ainsi que son maître, et d'attendre son

retour sans quitter le poste où il les laissait. Piquant ensuite des deux, il partit avec la belle Claudia pour aller retrouver Don Vincent. Comme ils étaient parfaitement bien montés, ils arrivèrent bientôt à l'endroit où l'action s'était passée ; ils n'y trouvèrent plus que la terre trempée de sang, et une trace qui leur indiqua de quel côté Don Vincent avait été transporté. Roch et Claudia suivirent cette trace toujours à toutes jambes de leurs chevaux ; et, arrivés au sommet d'une colline, ils aperçurent un groupe de gens à pied qui la descendaient très-lentement, et qu'ils atteignirent presque aussitôt. C'était en effet Don Vincent que ses domestiques transféraient entre leurs bras. Roch et Claudia se précipitèrent à bas de leurs chevaux, et firent arrêter le convoi. Les domestiques tremblèrent à la vue de Roch qu'ils reconnurent ; mais Claudia trembla bien plus encore à la vue de Don Vincent mourant et baigné dans son sang. Elle l'aborda cependant, et lui prit la main avec une sorte de fureur qu'elle semblait contraindre. — Si cette main que je t'arrache, lui dit-elle, m'eût été donnée comme tu me l'avais tant promis, parjure, tu n'en serais pas où tu en es.

A la voix de Claudia, Don Vincent entr'ouvrit ses yeux mourants et la reconnut. — C'est toi !... lui dit-il. Ah, ma Claudia, qu'as-tu fait !... c'est de ta main... de ta main qui m'est si chère que je

reçois le coup mortel!... Je méritais mieux de toi... je ne vivais que pour te complaire... et t'adorer.

— Perfide! répondit Claudia, tu n'étais pas en route pour aller épouser Léonora, la fille du riche Balvastro?

— Je fuyais pour me dérober aux poursuites que j'essuyais pour elle... je fuyais pour me conserver tout à toi... pour nous assurer, en dépit de nos familles, la prompte exécution de nos promesses. Ma fatale étoile a voulu qu'abusée par un faux rapport tu m'arrachasses la vie.... Mes jours étaient à toi, ma Claudia; tu en as disposé; je ne m'en plains pas: heureux de les laisser entre tes bras si j'emportais en mourant l'assurance de ton amour et de tes regrets... si je mourais ton époux... Oui, je le suis: reçois ma main encore une fois, donne-moi la tienne; ne m'en veux pas; persuade-toi que je ne t'ai point offensée, que jamais je n'en eus la pensée.... et je meurs content.

Claudia, suffoquée, éperdue, lui serra la main; mais en même temps son cœur se serra, son sang se glaça, ses yeux se fermèrent, et elle tomba sans mouvement sur le corps sanglant de Don Vincent, qui de son côté s'évanouit aussi. Les domestiques faillirent en faire autant. Roch, ému jusqu'au fond de l'âme, ne savait quel parti prendre et se soutenait à peine. Enfin, à l'aide de

l'eau d'un ruisseau voisin, on rappela les esprits de Claudia, mais non pas ceux de Don Vincent : l'infortuné n'était plus. Qui pourrait peindre la situation de Claudia quand elle vit son époux sans mouvement, quand elle se fut assurée qu'il n'y avait plus d'espoir de le rappeler à la vie ! Elle brisa l'air de ses cris ; son âme tout entière sembla s'exhaler en longs et affreux gémissements ; elle s'arracha les cheveux, elle se déchira le visage de ses propres mains, et elle se serait arraché le cœur si l'on n'eût contenu par la force les premiers transports de son désespoir. — O femme barbare, s'écriait-elle, insensée et féroce ! j'ai massacré l'époux que j'adorais !... O exécrable jalousie ! rage irrésistible ! à quels horribles excès tu nous entraînes !... Cher et malheureux époux ! c'est moi qui te précipite au tombeau !... mais bientôt je t'y rejoindrai. Barbares ! laissez-moi l'y suivre, laissez-moi mourir.

Telles furent les lamentations de l'infortunée Claudia ; elles arrachèrent des larmes même à Roch, à cet homme si familiarisé avec le carnage et avec les derniers soupirs de tant de gémissantes victimes. Il ne parvint qu'avec beaucoup de peine à la séparer du cadavre inanimé de son époux, qu'il fit rendre à la famille du mort, mais en la menaçant de toute sa fureur si elle osait entreprendre de venger un meurtre dont, à le bien prendre, elle

était seule coupable. Enfin il engagea Claudia à se retirer secrètement chez une tante qu'elle avait, abbesse d'un monastère à Barcelone ; il s'offrit même de l'y conduire. Sans accepter son offre elle suivit son conseil, résolue de consacrer à la pénitence le peu de jours qu'elle pourrait encore supporter. Ainsi finirent les amours de Claudia Jéronima ; fin tragique et terrible, qui cependant n'étonnera pas ceux qui, connaissant le cœur humain, savent à quels horribles excès peut conduire la plus intraitable de nos passions, la farouche jalousie, quand on a le malheur de ne plus écouter qu'elle.

Roch Guinard revint à ses gens, qu'il retrouva où il les avait laissés, et au milieu d'eux Don Quichotte, à cheval, pérorant et moralisant de toutes ses forces pour les engager à quitter leur infâme métier, qui les exposait à tout instant, leur disait-il, à perdre corps et âme. Mais, comme ils étaient tous Gascons et des plus mauvais, les bonnes raisons de Don Quichotte ne firent que glisser sur leur conscience endurcie et corrompue.

Le premier soin de Roch fut de demander si l'on avait rendu à Sancho tout ce qu'on avait pris sur son âne. Sancho répondit que oui, que tout était revenu, hormis ses trois bonnets, qu'il regrettait beaucoup, et qu'il n'aurait pas donnés pour trois grosses villes. — Hé bien, moi qui les ai, reprit un des brigands, je les donne à qui les voudra

pour trois réaux ; et si je ne les ai pas encore rendus ce n'est que parce qu'ils n'en valent pas la peine.

— Il se peut, répliqua Don Quichotte, qu'ils n'aient réellement pas grande valeur ; mais il est possible aussi qu'à raison du cas qu'il fait de la personne qui les lui a donnés, mon écuyer les estime autant qu'il le dit. Telle chose qui n'est rien pour l'un, peut être infiniment précieuse pour un autre.

Roch approuva l'observation, et ordonna qu'on restituât sur-le-champ les trois bonnets, en ajoutant du ton le plus absolu qu'il n'entendait pas que l'on causât le moindre désagrément ni à Don Quichotte ni à son écuyer. Il annonça ensuite qu'il allait faire la répartition du butin amassé depuis la dernière distribution. On lui apporta sur le pré tous les objets capturés depuis cette époque. C'étaient des vêtements et du linge en quantité ; beaucoup de bijoux de toute espèce et pas mal d'argent comptant. Il fit assembler tous ses gens autour de lui, et en leur présence, avec une admirable précision, il évalua en argent tous les articles non divisibles. On fit du tout un état montant à un total qui, divisé par le nombre de ses hommes, donna pour chacun une somme qu'il leur délivra lui-même, tant en argent qu'en effets, sur le pied de l'estimation. Tout se passa dans le plus grand ordre,

et avec tant d'impartialité de la part du chef qu'il n'y eut pas un seul mécontent ; tous, au contraire, témoignèrent leur satisfaction, en lui jurant de nouveau obéissance et fidélité. Sancho en fut si frappé qu'il ne put s'empêcher de dire hautement qu'il fallait que la justice fût une bien belle et bonne chose, puisque les voleurs mêmes s'en arrangeaient sans renifler. Mais, au mot de *voleurs*, un homme de la bande, plus délicat sans doute que les autres, s'en trouva si choqué qu'il coucha en joue le malheureux écuyer, et qu'il lui aurait cassé la tête d'un coup d'arquebuse si Roch ne se fût pas trouvé fort à propos à portée d'arrêter la fureur du brigand. Sancho, tremblant de l'avoir échappé si belle, se mordit la langue et se promit bien de ne plus desserrer les dents que pour manger, tant qu'il serait obligé de vivre avec des gens si brutaux et si prompts à se fâcher.

Peu après cette scène, un des brigands de service à la découverte revint tout courant annoncer beaucoup de monde en troupe sur le chemin de Barcelone.

— As-tu pu distinguer, lui demanda Roch, si ce sont de ces gens que nous cherchons, ou si ce sont de ceux qui nous cherchent?

— Ce sont de ceux que nous cherchons, répondit le brigand, et je vous en réponds sur ma tête.

— En ce cas, reprit Roch en haussant la voix,

tous aux champs, mes amis; amenez-moi tout, mort ou vif; que personne ne vous échappe.

La troupe disparut avec la vivacité de l'éclair. Don Quichotte et Sancho restèrent avec Roch seul, et la conversation s'engagea en attendant le résultat de l'expédition. Roch le premier prit la parole. —Le Seigneur Don Quichotte, dit-il, ne doit pas voir d'un bon œil notre singulier métier. Toujours nouvelles aventures, nouvelles alertes, nouveaux dangers, et toujours la perspective d'une horrible catastrophe. J'avoue que moi-même je n'en conçois pas de plus misérable ni d'aussi détestable. Je m'y suis livré je ne sais comment, sans doute parce qu'on n'échappe point à la fatalité; car je me suis toujours senti compatissant et bon. La soif du sang d'un ennemi, la soif de la vengeance, cette soif à laquelle l'homme le plus doux ne peut résister quand il est grièvement offensé, m'a d'abord entraîné. Les suites d'un premier crime sont incalculables; il faut ou en subir ignominieusement la peine, ou se mettre en révolte ouverte contre la société entière, en devenir l'ennemi. Sous le prétexte de sa sûreté personnelle et de ses besoins on se familiarise bientôt avec tous les excès, et, chaque crime en amenant nécessairement un autre, on se précipite d'abîme en abîme. La conscience fatiguée ne trouve plus de repos que dans une dépravation absolue; on est forcé de l'étouffer pour

BIBLIOTECA REGIONAL JOAQUÍN LEONARDINI

la faire taire ; et c'est ainsi que, de coupable très-excusable que l'on était d'abord, on devient scélérat d'habitude, de sang-froid, et vraiment exécrable. Tel est l'état affreux où vous me voyez : j'en sens toute l'horreur, et je ne conçois pas comment j'en pourrai sortir si Dieu, que j'en prie à tout instant, ne me prend en pitié. J'ai encore l'espoir qu'il exaucera mes prières : tout criminel, tout coupable, tout audacieux que je suis, je n'ose douter de sa miséricorde.

Don Quichotte fut étrangement surpris d'entendre sortir de pareils propos de la bouche d'un brigand, d'un assassin, d'un voleur de profession. — Brave Roch, lui répondit-il après un moment de réflexion, dès-lors que vous connaissez et votre mal et le seul remède capable de le guérir, votre guérison, tout malade que vous êtes, n'est rien moins que désespérée. Si le pécheur qui pense, qui sait et qui sent, est plus coupable qu'un autre, il est aussi plus susceptible de se corriger et de s'amender. Oui, Roch, la miséricorde de Dieu est infinie ; mais, si vous voulez vous en rendre digne, suivez mon conseil. Quittez, détestez sincèrement, et dès à présent, votre exécrable métier ; venez avec moi. Je vous formerai moi-même aux œuvres et aux principes de la chevalerie errante. Elle offre à votre brillante valeur un vaste champ de gloire où bientôt s'effacera l'ignominie de votre vie passée ; et

les travaux, les tribulations, les privations, peines et douleurs que vous aurez à y supporter, si vous les prenez, comme je vous y engage, en esprit de pénitence, vous rouvriront infailliblement la voie du salut.

Roch sourit du conseil de Don Quichotte, et pour toute réponse il lui raconta comment avait fini l'aventure de Claudia. Sancho en pleura, car il avait, disait-il, pris en grande affection cette brave et jolie fille, quoiqu'il la trouvât par trop emportée et hardie.

En ce moment la troupe revint au poste, avec capture nombreuse et complète. Personne n'avait fait résistance, et personne ne s'était échappé; elle ramenait deux cavaliers assez bien montés, avec chacun son muletier à pied, deux pélerins et un gros carrosse de voyage rempli de femmes, escorté par trois domestiques à cheval et trois autres à pied. Tout fut amené et rangé devant le grand Roch Guinard, et en un clin-d'œil tout fut entouré de ses gens, le pistolet à la main. Roch commanda le plus profond silence, et, s'adressant d'abord aux cavaliers, il leur demanda qui ils étaient, où ils allaient, et ce qu'ils avaient d'argent.

— Nous sommes, répondit l'un d'eux, capitaines d'infanterie; nous allons pour rejoindre nos compagnies qui sont à Naples, nous embarquer sur les galères qui sont à Barcelone; nous avons à

nous deux trois cents écus, et c'est tout ce que nous possédons au monde.

Roch fit ensuite les mêmes questions aux deux pélerins; ils répondirent qu'ils allaient s'embarquer à Barcelone pour passer à Rome, et qu'à eux deux ils avaient une soixantaine de réaux.

— Et la voiture, reprit Roch, à qui est-elle, qui conduit-elle, où va-t-elle, et combien porte-t-elle d'argent?

— La voiture, répondit un des domestiques à cheval, conduit à Barcelone madame Dona Guyomar de Guignonès, épouse de monseigneur le régent de Naples, sa fille encore enfant, une femme de chambre et une duègne; nous sommes six domestiques à la suite de son excellence, et il nous reste six cents écus pour arriver à Barcelone.

— De sorte, reprit Roch, qu'en tout nous avons, en argent comptant, neuf cents écus et soixante réaux : j'ai juste soixante hommes, voyons combien cela fait pour chacun.

A cet ordre tous les brigands sautèrent d'allégresse, en s'écriant : Vive le grand Roch Guinard! vive notre brave capitaine, en dépit des chiens qui voudraient tant le tenir! Mais les capitaines en baissèrent la tête un peu plus bas, madame la régente faillit en tomber tout-à-fait en syncope, et les pélerins en soupirèrent plus tristement. Roch cependant ne les laissa pas long-temps en peine.

Lorsqu'il vit que chacun se mettait en devoir d'obéir, il reprit un ton moins rude, et dit : — Il faut, Mesdames et Messieurs, arranger cette affaire-ci à l'amiable. Vous, capitaines, vous en serez quittes pour soixante écus que je vous prie de me donner; Madame la régente voudra bien m'obliger de quatre-vingts, afin que j'aie de quoi contenter ma troupe, qui vit de son métier comme l'abbé de ses patenôtres. Moi, en échange, je vous donnerai des sauf-conduits, moyennant lesquels vous aurez l'assurance de continuer votre route sans rien craindre des autres compagnies que je tiens postées dans les environs. Allons, rassurez-vous : je suis loin d'en vouloir aux militaires, ils ne sont pas riches ordinairement; et, d'un autre côté, je ne suis pas homme à vexer les dames, quand sur-tout elles sont du rang de madame.

Les capitaines, agréablement surpris, remercièrent Roch avec autant de sensibilité que s'il les eût gratifiés de sa propre bourse. Madame la régente fut si enchantée de ce procédé que, si Roch l'eût laissé faire, elle serait descendue de voiture pour lui baiser les mains, peut-être même les pieds, sur-tout quand, d'un ton civil et vraiment gracieux, il lui demanda pardon de l'alarme qu'il avait pu lui causer, et s'en excusa sur la nécessité et le droit de vivre chacun de son métier. Madame la régente et les capitaines comptèrent leur contingent de la meilleure grâce du monde. Les pélerins

se mirent en devoir de livrer aussi leur mitraille; mais Roch leur fit signe de la main de la laisser où elle était. S'adressant ensuite à ses gens : — Amis, leur dit-il, voilà cent quarante écus ; vous êtes soixante, c'est deux écus pour chacun ; les voilà, vous pouvez vous les distribuer. Il en restera vingt que je me réserve, dont dix que je donne à ces pauvres pélerins que Dieu conduise, et dix que je destine au bon Sancho Pansa pour qu'il se souvienne de l'aventure et qu'il ne soit pas fâché d'avoir fait connaissance avec nous.... Et qu'on m'apporte mon portefeuille et mon écritoire.

Roch expédia trois sauf-conduits : un pour les militaires, un pour les pélerins, un autre pour madame la régente et pour sa suite. Enfin les voyageurs le quittèrent vraiment touchés de la noblesse de ses procédés, et grandement surpris d'avoir trouvé dans un brigand de profession une générosité qu'ils étaient tentés de comparer à celle tant vantée du grand Alexandre. Les voleurs, au contraire, ne virent qu'avec peine réduire à deux écus leurs espérances sur une capture de si belle apparence. Mais un seul, le même qui avait fait à Sancho une si terrible peur en le couchant en joue, eut l'audace de murmurer assez haut pour que Roch l'entendît. — Ma foi, si cela dure, osa-t-il dire, notre capitaine deviendra tout-à-fait capucin. Mais, sarpédious, quand il fait le généreux et le chari-

table, ce ne devrait pas être aux dépens des autres.

Roch, sans répliquer, se retourne, lui casse la tête d'un coup de pistolet, et l'étend à ses pieds. —Voilà, dit-il froidement, comment je réponds à ceux qui manquent à leur chef. Voyons, y a-t-il encore ici quelques mutins?

Cette action vigoureuse étonna toute la troupe; personne n'osa souffler, et chacun retourna docilement à son poste. Roch se retira pour expédier un de ses affidés à Barcelone. Il écrivit à un de ses amis que le hasard venait de faire tomber entre ses mains le fameux Don Quichotte de la Manche, ce maniaque chevalier errant, si singulier, si fou, si sensé, dont on racontait tant de risibles extravagances, et que c'était en effet un personnage duquel il y avait amplement à se divertir; que le jour de la fête de septembre, avant l'aurore, lui, Roch, déposerait sur la plage de Barcelone ledit Don Quichotte, armé de pied en cap, monté sur le célèbre Rossinante, et accompagné de son écuyer, le non moins divertissant Sancho Pansa, monté sur son âne non moins célèbre; et qu'il en prévenait ses bons amis afin qu'ils pussent accaparer pour eux seuls les plaisirs qu'il y avait à tirer de ces deux pièces curieuses. Cette lettre écrite, Roch la fit partir par un de ses hommes, qui, déguisé en villageois, la porta ce même soir à son adresse à Barcelone.

CHAPITRE LXI.

Don Quichotte arrive à Barcelone.

Don Quichotte passa trois jours et trois nuits avec Roch au milieu de sa bande. Il y aurait passé trois cents ans qu'il ne se serait pas lassé de voir et de s'étonner du genre de vie de ces brigands. Jamais une heure à la même place, toujours sur le qui-vive, toujours tremblants et toujours intrépides; toujours en guette ou en fuite, ils ne dormaient, mangeaient et buvaient presque jamais que sur pied ou en courant; se réunissant ou s'éparpillant en un clin-d'œil au premier signal de leur chef; modèles parfaits d'obéissance et de docilité; fidèles et loyaux entre eux, et cependant scélérats déterminés. Roch, de son côté, ne se reposait jamais parmi ses gens, ni deux heures de suite à la même place. Informé journellement de tout ce qui se passait à Barcelone contre lui, il savait que sa tête était mise à prix, et que des émissaires entreprenants, chargés de le prendre mort ou vif, rôdaient perpétuellement autour de ses bandes. Toujours en alarme, toujours ombrageux, il allait et ve-

nait sans cesse, et se défiait même de ses gens les plus affidés, craignant toujours que l'appât d'une grosse récompense n'en séduisît quelques-uns au point de les engager à le tuer ou à le livrer à la justice. Existence terrible, insupportable, qui doit donner une idée effrayante de la situation d'âme du criminel forcé de la préférer au supplice qu'il redoute et qu'il sent qu'il a mérité!

La veille de la fête de Notre-Dame de septembre, à la brune, Roch et six de ses gens, tous déguisés, partirent pour Barcelone avec Don Quichotte et Sancho. Arrivés sur la plage environ une heure avant le jour, Roch embrassa Don Quichotte, qui le lui rendit de tout son cœur, et lui annonça qu'il allait les quitter. Il embrassa aussi Sancho, en lui mettant dans la main les dix écus qu'il lui avait promis; et, après force compliments de part et d'autre, force offres de service, Roch tourna bride et disparut. Don Quichotte sur Rossinante, et Sancho sur le grison, restèrent seuls en attendant le jour et l'ouverture des portes pour entrer en ville. Ils n'attendirent pas long-temps. Bientôt l'orient s'éclaircit, son immense et majestueux portique s'ouvrit à la blanche aurore, qui parut précédée des zéphyrs et vint répandre l'allégresse sur la surface de la terre, pendant que, du côté de la cité, le bruit réjouissant des instruments guerriers la répandait dans les airs, et annonçait que les portes

s'ouvraient enfin à l'impatience des curieux. Presque aussitôt une innombrable et bruyante multitude se précipita de la ville à la plage pour y jouir du spectacle de la fête. Don Quichotte et Sancho voyaient la mer pour la première fois, et ils en étaient émerveillés. Jamais rien de si vaste, de si imposant n'avait frappé leur imagination. Les fameux étangs de Ruidéra, si renommés dans la Manche, et qu'ils avaient tant admirés, ne leur paraissaient plus rien en comparaison de cette immense plaine liquide étincelante des feux du soleil levant, et sur laquelle leurs regards se prolongeaient jusqu'à l'astre rayonnant qui semblait en ce moment en sortir plus embrasé, plus vermeil et beaucoup plus gros qu'ils ne l'avaient jamais vu. Un coup de canon les tira de leur extase, et fixa leurs yeux étonnés sur les galères qui étaient en rade. C'était le signal de déployer toutes les voiles, et dans l'instant elles présentèrent un nouvel et plus magnifique aspect. Toutes leurs flammes, toutes leurs banderoles, en serpentant dans les airs, y dessinaient mille formes ondoyantes qui se répétaient dans le cristal des eaux, et qui parfois en effleuraient légèrement la surface. Au son d'une musique guerrière de clairons, de trompettes et de hautbois, les galères se mirent en mouvement les unes contre les autres pour exécuter un combat simulé, pendant que,

sur la plage, plusieurs troupes de cavaliers superbement montés, et parés des plus brillantes couleurs, couraient et caracolaient en animant l'air de leurs cris d'allégresse. Enfin l'artillerie des galères se fit entendre de toutes parts ; plus tonnante encore et plus imposante, la grosse artillerie des remparts et des forts répondit à celle des galères : et alors des nuages de fumée s'élevèrent de cent points différents, tant sur terre que sur mer, et obscurcirent le soleil, qui, de son côté, les enflammait et les perçait de ses rayons, les écartait et les dissipait, comme s'il eût été jaloux aussi de ne rien perdre du riant et pompeux spectacle que présentaient en ce moment de jubilation la rade, le port et la cité de Barcelone.

Sancho, ébahi, étourdi au point de ne plus rien voir parce qu'il voyait trop de choses à-la-fois, et de ne plus rien entendre parce qu'il entendait beaucoup plus que ses oreilles n'en pouvaient supporter, finit cependant par fixer ses regards sur les galères qui l'étonnaient plus que tout le reste. Il cherchait vainement à comprendre comment, sans jambes ni pieds, de si grosses montures pouvaient marcher si vite et si lestement. Don Quichotte, de son côté, regardait, admirait, écoutait, se trouvait dans une espèce d'extase, lorsqu'un peloton de cavaliers richement équipés, et de la plus élégante tournure, vint, en poussant des cris de

joie, caracoler autour de lui. Un d'entre eux (c'était l'ami que Roch avait prévenu de l'arrivée de Don Quichotte) s'arrêta face à face de notre héros, et s'écria : — C'est lui, mes amis, le voici, c'est lui-même! Bienvenu soit parmi nous le grand Don Quichotte de la Manche, l'astre, le soleil de la chevalerie errante, passée, présente et future! Oui c'est lui, c'est le sage, le spirituel, le loyal, le vaillant, le véritable Don Quichotte! celui dont le savant Cid Hamet Bénengély nous a donné l'admirable histoire!

— Vive, vive à jamais le grand Don Quichotte de la Manche! s'écrièrent à plusieurs reprises les autres cavaliers, en continuant de courir et de caracoler autour de lui.

— Sancho, dit Don Quichotte pendant cette évolution, nous voilà reconnus; il paraît que ces nobles seigneurs ont lu notre histoire.

— Seigneur Don Quichotte, reprit le cavalier qui le premier avait complimenté notre héros, venez avec nous; acceptez ma maison; vous n'y trouverez que des hommes empressés à vous servir, et des amis de votre ami Roch Guinard, dont nous chérirons à jamais les rares qualités, tout en déplorant ses excès ou plutôt son malheur. C'est lui qui nous recommande de vous accueillir, s'il se peut, comme vous le méritez.

— Seigneur, répondit Don Quichotte, à votre

courtoisie, à votre générosité, je reconnais le digne ami du grand Roch Guinard. J'accepte vos offres; je vous suis par-tout où vous voudrez, mais à condition que vous disposerez absolument de tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous servir.

Le cavalier répliqua tout aussi civilement; et, après nombre de compliments sur le même ton, tous les cavaliers formèrent à Don Quichotte un entourage au milieu duquel on le conduisit à la ville, précédé d'un peloton de trompettes et de hautbois. Ce pompeux et bruyant cortége amassa sur son passage une foule de curieux, de jeunes polissons sur-tout, qui, à la mine de nos deux aventuriers, devinèrent facilement que c'étaient des gens dont on se moquait, et voulurent aussi leur faire une niche. Deux d'entre eux, les plus effrontés et les plus alertes, osèrent pénétrer jusqu'au centre du cortége au moment où il entrait en ville, et trouvèrent moyen de poser sous la queue de Rossinante et du grison un paquet de petits chardons sans que Don Quichotte ni Sancho s'en aperçussent. Les pauvres bêtes, rudement tourmentées par ce nouveau genre d'éperons auquel elles n'étaient point accoutumées dans cet endroit sensible, tortillèrent d'abord de la queue tant qu'elles purent; bientôt elles en vinrent à se cabrer, et enfin à se rouler par terre pour tâcher de s'en débarrasser, ce qui entraîna forcément la culbute de leurs

maîtres. Don Quichotte, confus et furieux, se releva le plus lestement qu'il put; Sancho en fit autant, en jurant comme un possédé du démon. On délivra les deux bêtes de leur irritant aiguillon, et une fois calmées on parvint à les remettre sur leurs jambes. On pesta contre les polissons qui avaient fait le coup, on voulut même courir après pour les rosser; mais ils s'étaient déjà mêlés dans la foule de leurs camarades, et elle était si nombreuse qu'il n'y avait pas moyen d'y reconnaître les coupables. Don Quichotte remonta sur Rossinante, Sancho sur son âne; la musique, que cet événement avait suspendue, se remit en train, le cortége en marche, et l'on arriva sans autre accident chez le cavalier qui conduisait la troupe joyeuse. Tout court que soit ce chapitre, on ne racontera que dans le suivant ce qui se passa chez ce cavalier, qui se nommait Don Antonio Moréno, et dont la maison était l'une des plus considérables et des plus marquantes de Barcelone.

CHAPITRE LXII.

Aventure de la tête enchantée, et autres bagatelles qu'on ne pouvait passer sous silence.

Don Antonio Moréno était un des plus aimables et des plus opulents gentilshommes de la ville. Il aimait à rire et à se divertir, mais honnêtement, et en homme d'esprit et de goût. Sitôt qu'il se vit en possession de Don Quichotte et de Sancho, il ne songea plus qu'aux moyens de s'amuser aux dépens de ses hôtes, sans qu'il en résultât pour eux ni mal ni douleur; car il sentait que nuire à autrui passe toujours les bornes de la bonne et licite plaisanterie. La première espièglerie dont il s'avisa fut d'engager Don Quichotte à quitter son armure. Son but était de se procurer le plaisir de le voir et de le faire voir dans toutes les grâces de cette longue, maigre et grêle stature vêtue de chamois juste au corps et aux cuisses, sous laquelle le lecteur a déjà pu le contempler plus d'une fois. Don Antonio en fut si content que, voulant en régaler aussi les passants, il le conduisit sans affectation à un grand balcon qui donnait sur une des principales rues de la ville. Dans l'instant la

rue se remplit de curieux ; tous s'arrêtaient pour le considérer, comme s'ils eussent rencontré un animal extraordinaire. Bientôt après, les cavaliers de la compagnie de Don Antonio reparurent sous le balcon en brillante cavalcade, et l'y saluèrent avec de nouvelles acclamations. Sancho, sans songer à la solennité du jour, crut tout bonnement que tout ce train n'avait lieu depuis le matin que pour célébrer la bienvenue de son seigneur, et il ne se sentait pas d'aise. Il jubilait sur-tout de cette nouvelle occasion-ci de faire bombance, comme aux noces de Gamache, comme chez Don Diégo de Miranda, et comme au château du duc.

Il y eut grand dîner ce jour-là chez Don Antonio ; il y avait réuni tous ses amis. Tous comblèrent Don Quichotte de politesses et de prévenances, toutes en style de chevalerie. Notre héros ne resta point en arrière de civilités et de compliments, quoiqu'il ne les administrât qu'avec dignité, et en homme qui sent et qui fait sentir qu'on ne lui rend que ce qui est dû à l'éminence de sa profession. Sancho fut aussi mis en jeu, et si bien qu'on en tira tout ce qu'on voulut. Il en dit tant et de si drôles, que tous les conviés, et jusqu'aux valets servant à table, restaient bouche béante pour l'écouter chaque fois qu'il ouvrait la sienne pour parler. — Est-il vrai, bon Sancho, lui dit entre autres choses Don Antonio, que vous

aimez beaucoup le fromage à la crème et les andouillettes, et que vous en êtes friand au point que, quand vous en avez mangé à n'en pouvoir plus, vous mettez le reste, quand il en reste, dans votre poche ou dans votre sein, entre cuir et linge, pour le lendemain?

— Il y a du vrai, il y a du faux, répondit Sancho. Le vrai est que j'aime assez le fromage à la crème et les andouillettes; mais il est faux que je sois gourmand et malpropre au point qu'on le prétend. Monseigneur Don Quichotte est là pour me redresser si je vous mens. Il vous attestera que je suis si peu gourmand qu'il m'arrive de passer des huit jours entiers à ne manger que des glands et des noix, et encore à lèche doigts, si peu que cela n'en vaut pas la peine; et il est témoin que je n'en suis pas pour cela de plus mauvaise humeur. Pourtant je ne dis pas que je fasse la petite bouche quand je déniche un bon morceau qu'il y a moyen de garder pour moi. Je suis de ces gens qui courent à la corde dès qu'on leur présente la génisse. En deux mots, je mange ce que je trouve, je prends le temps comme il vient : à la guerre comme à la guerre. Ainsi ceux qui vous ont dit que j'étais un malpropre, un gourmand, n'y sont pas du tout; et je sais bien ce que je leur répondrais d'ici, si n'était que je porte révérence et respect à la compagnie.

— Quant à moi, reprit Don Quichotte, je puis et je dois rendre témoignage de la sobriété de Sancho; je la connais, elle est exemplaire, elle mérite d'être consignée dans l'histoire. Il est vrai cependant que lorsqu'il a faim, et cela lui revient souvent, il mange de très-grand appétit, un peu goulument même, et que sa manière de faire retentir ses mâchoires, de manger à trop pleine bouche, est un peu commune, qu'elle peut bien avoir donné lieu à quelques allégations contre lui; mais il y a loin de ces légers défauts d'habitude à la gourmandise et à la malpropreté; il est même avéré que, quand il n'est pas forcé par les circonstances à se servir de ses doigts, il se pique de civilité tout autant qu'un autre. On l'a vu, du temps qu'il était gouverneur et ne manquant de rien, pousser les choses jusqu'à manger à la fourchette le raisin et les grains de grenade.

— Comment! comment! s'écria Don Antonio, Sancho a été gouverneur?

— Oui, répondit Sancho; d'une île superbe, de l'île Barataria. Je l'ai gouvernée à bouche que veux-tu pendant sept grands jours et autant de courtes nuits. J'y perdais le repos et la gaieté. On m'y écrasait de procès à juger; on m'y martyrisait l'appétit. Un beau matin, après une nuit diabolique, j'ai planté là l'île et le gouvernement, et je m'en suis revenu trouver mon maître. Chemin faisant,

la nuit, je suis tombé dans un grand trou, à cheval sur mon grison : par miracle, nous ne nous sommes pas cassé le cou ; par un autre miracle, nous sommes revenus en ce monde le lendemain, après avoir long-temps marché dans le ventre de la terre. Voilà tout ce qui m'est revenu de mon gouvernement ; mais du moins à présent je sais ce qu'en vaut l'aune, et à coup sûr, tant que l'âme me battra dans le corps, j'enverrai au diable tous les gouvernements que l'on viendra m'offrir.

Ici Don Quichotte prit la parole, et, à la très-grande satisfaction de tous les auditeurs, il raconta tout ce qu'il savait du gouvernement de Sancho. Sancho, de son côté, détailla tout ce que son maître oubliait ou ne détaillait pas assez ; en sorte qu'avant la fin du dîner toute la compagnie en sut pour le moins autant qu'on en a lu dans cette histoire.

Au sortir de table, Don Antonio prit Don Quichotte par la main, et, sans lui rien dire, il le conduisit mystérieusement dans une chambre écartée, dont il referma la porte en dedans dès qu'ils y furent entrés. Il n'y avait dans cette chambre, pour tout ameublement, qu'une table de jaspe, absolument isolée au milieu de la pièce, et supportée par un seul pied flanqué de quatre pattes d'aigle. Sur la table était un buste avec une tête à la romaine, de grandeur naturelle, et qui paraissait être de bronze. Don Antonio, d'un air inquiet et préoccupé,

fit plusieurs fois le tour de la chambre avec Don Quichotte, qu'il tenait toujours par la main et toujours sans lui parler ; enfin, du ton d'un homme qui balance, il lui dit : — Seigneur Don Quichotte, je vais vous donner une preuve de ma profonde estime, je vais vous confier une aventure, ou plutôt une singularité qui vous surprendra ; mais, avant tout, j'exige votre parole de chevalier que ce que je vais vous dire sera pour vous seul absolument.

— Je vous la donne, répondit Don Quichotte ; je vous promets que jamais votre secret ne sortira du fond de mon cœur, qu'il y sera comme enseveli, comme recouvert d'une tombe immuable. Parlez avec assurance, Seigneur, comme si je n'avais que des oreilles.

— Il m'est doux, reprit don Antonio, de trouver enfin un homme digne de toute ma confiance. Vous serez étonné, Seigneur, de ce que vous allez voir et entendre, et vous sentirez combien m'est important le secret que je vous demande : je compte sur vous comme sur moi-même, puisque j'ai votre parole.

Ce préambule mystérieux, l'air embarrassé de Don Antonio, tenaient Don Quichotte en suspens et en très-vive émotion. Enfin Don Antonio lui reprit la main et la porta sur la tête de bronze. — Vous voyez, dit-il, et vous touchez cette tête, Seigneur Don Quichotte ; elle n'est que de bronze :

d'une matière inanimée et insensible. Hé bien, Seigneur... cette tête entend, parle, devine et répond! Elle est le chef-d'œuvre, fait sous mes yeux, d'un adroit sorcier, enchanteur habile, élève de ce fameux Escotille dont vous savez qu'on raconte tant de prodiges. J'ai gardé secrètement ce sorcier chez moi pendant long-temps pour me la construire; il a tant tracé de lignes et de figures bizarres, tant miré et remiré les astres de jour et de nuit, tant fondu, tant limé, tant rogné, tant dit de paroles baroques, qu'enfin, moyennant mille écus que je lui ai comptés, il a fini ma tête, et m'a garanti qu'elle parlerait, entendrait, devinerait et répondrait tous les jours, excepté les vendredis. Demain samedi nous en ferons, si vous voulez, l'expérience. Vous avez le temps de préparer les questions qu'il vous plaira de lui faire; je suis certain que vous en serez aussi satisfait que surpris.

Don Quichotte, grandement étonné, fut d'abord tenté de répondre qu'il n'en croyait rien, et que la chose était impossible. Cependant, comme il n'y avait pas long-temps à attendre l'expérience, il jugea plus à propos de ne pas contrarier Don Antonio, et il se borna pour le moment à le remercier de sa confidence. Ils sortirent de la chambre; Don Antonio la ferma soigneusement, en mit la clef dans sa poche, et ils revinrent ensemble au salon, où ils retrouvèrent toute la compagnie aux prises avec

Sancho, qui n'avait cessé de causer, et de raconter les aventures de son seigneur et maître.

On proposa un tour de ville à cheval à Don Quichotte. Il répondit qu'il le ferait volontiers s'il n'était pas désarmé. On représenta qu'il n'était ni nécessaire, ni même convenable de reprendre son armure pour une simple promenade, et qu'il ne fallait que passer un manteau de ville par-dessus son gilet de chamois. On lui en offrit un très-riche, qu'il accepta. On donna le mot aux dames pour qu'elles occupassent Sancho de manière à l'empêcher de sortir pendant l'absence de son maître. Enfin Don Quichotte partit monté, non pas sur Rossinante, mais sur un fort beau cheval de main, côte à côte de Don Antonio, et suivi de plusieurs autres cavaliers. On avait attaché, sans qu'il s'en aperçût, au dos de son manteau, un écriteau sur lequel était écrit, en très-gros caractère : *Voilà Don Quichotte de la Manche.* En sorte, qu'à peine il fut dans la rue, que les passants, les polissons sur-tout, attirés par l'écriteau, coururent après lui, et bientôt il entendit les *Voilà Don Quichotte de la Manche* se répéter de tous côtés et courir de bouche en bouche. Étonné, flatté, fier de se voir si couru, Don Quichotte en témoigna sa satisfaction à Don Antonio. — Convenez, lui dit-il, Seigneur, que c'est une bien magnifique chose que la chevalerie errante. Vous le voyez, il suffit d'être chevalier errant pour

être connu par-tout et de tout le monde; jusqu'aux polissons des rues, quoiqu'ils me voient aujourd'hui pour la première fois, me connaissent comme s'ils n'avaient jamais vu que moi.

—Oui, Seigneur, j'en conviens, répondit Don Antonio. Tel est l'effet de la gloire, de celle sur-tout qui jaillit des exploits de chevalerie : elle est comme la flamme, il n'y a pas moyen de la cacher; partout elle éblouit ou frappe les regards.

Pendant que Don Quichotte trottait ainsi, entouré de curieux et étourdi de leurs acclamations, un Castillan bourru, que la curiosité avait porté comme tant d'autres à l'écriteau, et qui avait lu l'histoire de notre héros, s'écria : — Comment! malheureux Don Quichotte, c'est encore toi! tu n'es pas encore mort sous les coups! Mais, misérable, mets-toi donc une bonne fois dans la tête que tu n'es qu'un fou. Encore si tu ne faisais que divertir les autres; mais il semble que ta folie soit épidémique, qu'il suffise de communiquer avec toi pour perdre aussi l'esprit, témoin ces extravagants seigneurs qni t'accompagnent. Ne faut-il pas qu'ils soient fous au moins autant que toi pour irriter ainsi ta ridicule manie? Crois-moi, malheureux insensé, retourne à ton manoir; va rejoindre ta femme et tes enfants, va soigner tes affaires; tu y gagneras plus qu'à toutes les chimères qui te bouleversent la cervelle.

— Monsieur, répondit Don Antonio, passez votre chemin, et portez vos conseils à qui vous les demandera. Le seigneur Don Quichotte sait ce qu'il fait et ce qu'il dit ; et nous, nous sommes moins extravagants, moins blâmables sur-tout, que celui qui s'en vient insulter fort gratuitement un homme qui, après tout, ne veut que faire du bien et du beau tant qu'il peut.

— Parbleu ! Seigneur, répliqua le Castillan, je crois qu'au fond vous avez raison. Prêcher ce pauvre diable, ce serait en effet prêcher dans le désert. Mais pardon ; convenez qu'il est insoutenable de voir un homme si instruit, si estimable d'ailleurs, s'enticher de la manie chevaleresque au point de faire toutes les folies qu'on raconte de lui. Au surplus, ne nous fâchons pas. Je vous remercie de la leçon ; j'en profiterai; et je vous promets que de ma vie, fût-elle aussi longue que celle de Mathusalem, il ne m'arrivera de donner des conseils à personne.

Sur ce, le Castillan passa son chemin, et Don Quichotte continua son tour de ville. Mais Don Antonio s'apercevant que la foule grossissait derrière eux, que la marmaille et les polissons des rues s'y multipliaient en tumulte, il eut peur qu'à la fin il n'arrivât quelque algarade fâcheuse ; et, pour la prévenir, il enleva l'écriteau assez adroitement pour que Don Quichotte n'en vît rien. Dès-lors l'affluence